

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THEATRE

REVOLUTIONARY

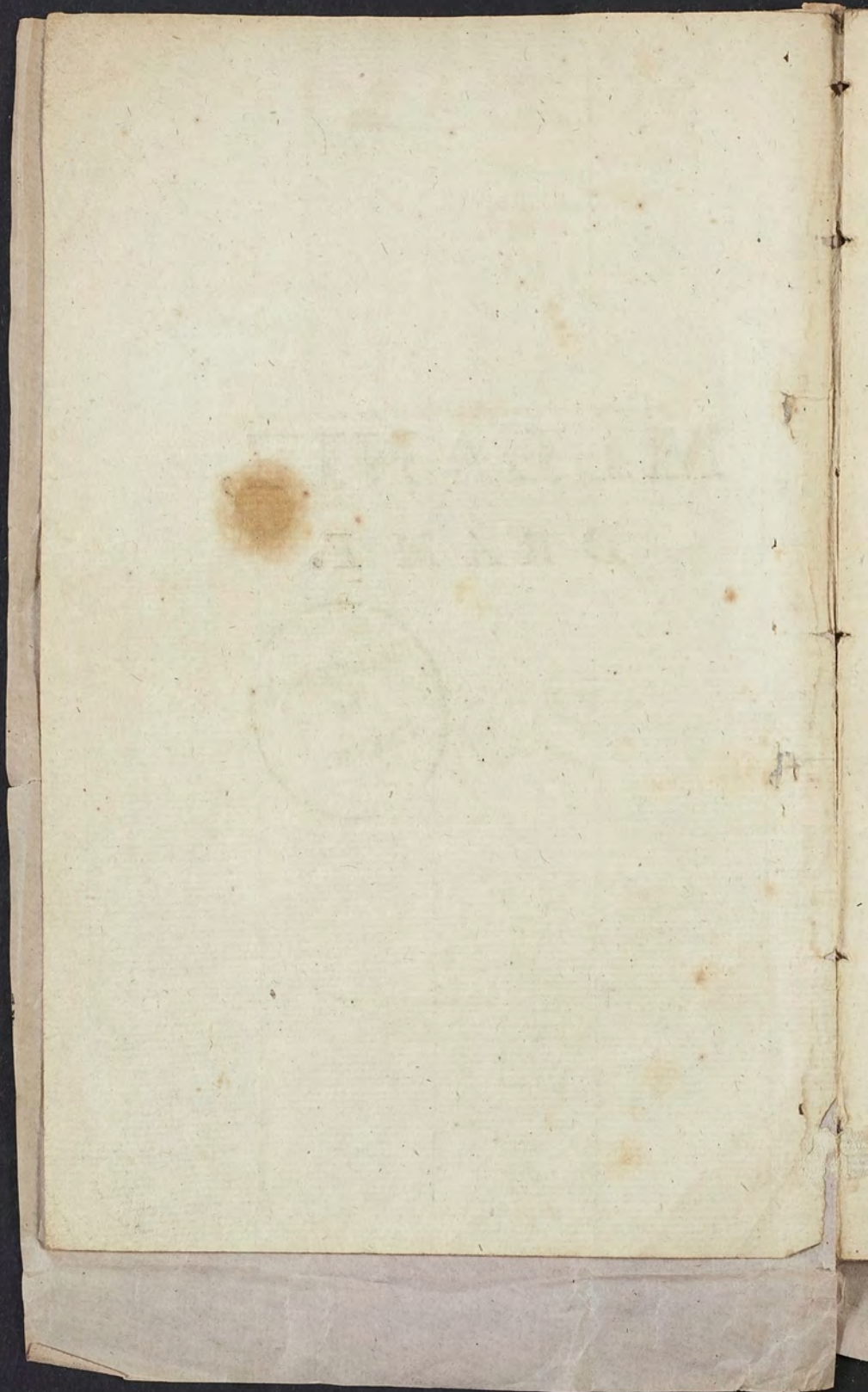


LIBRARY, BOSTON

LIBRARY

MÉLANIE,
D R A M E.





MÉLANIE,

D R A M E

EN TROIS ACTES

ET EN VERS.

Le prix est de 36 fols.



A AMSTERDAM,

Chez Henri-Jacob-Jonas WAN-HARREWELT,
Libraire.

M. DCC. LXX.



PERSONNAGES.

Monsieur DE FAUBLAS , Homme de Robe.

Madame DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur Fille.

MONVAL, Parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.

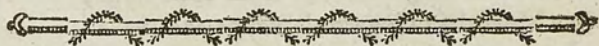
*La Scene est dans un Couvent de Paris ,
au Parloir.*



M É L A N I E,
D R A M E.



A C T E P R E M I E R.



S C E N E P R E M I E R E.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS.

Monfieur DE FAUBLAS.

NON, Madame ; en un mot , c'eft trop me réfifter.
J'ai pefé mes projets , je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer ? Ma fortune eft bornée.
On offre à votre fils un brillant hymenée ,
L'efpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour.
Dois-je feul m'opposer au bonheur de Melcour ?
Le premier pas fuffit , tout en dépend peut-être ,
Et le point important eft d'approcher du Maître.

A iij

Mais de notre Maison l'avancement prochain
 Exige quelque effort : je m'y résous enfin.
 Ce n'est pas , après tout , un si grand sacrifice.
 Mélanie au Couvent depuis deux ans Novice ,
 Formée à la retraite en ses plus jeunes ans ,
 Semblait en avoir pris les goûts , les sentimens.
 Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance ,
 Elle nous demandait le voile avec instance ,
 Et dans le Cloître alors trouvant tous ses plaisirs ,
 Y voulait pour jamais enfermer ses desirs.
 D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?
 A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?
 S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici ,
 Votre parent Monval la fait changer ainsi.
 Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
 C'est grace à vos bontés qu'il a pû la connaître ,
 Et c'est bien malgré moi , je le dis entre nous ,
 Que Monval au Couvent la voyait avec vous.

Madame DE FAUBLAS.

Je n'ai pû refuser cette faveur légère
 A la tendre amitié qui m'attache à sa mere ,
 Au sang qui nous unit : ce jeune homme , d'ailleurs ,
 A le cœur noble & droit , a des vertus , des mœurs.
 Il est impétueux , aisément il s'enflamme ,
 Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.
 Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur ,
 Ne craint point de l'ouvrir , & parle avec candeur.
 C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie ,
 Et dans tous ses discours regne la modestie.
 Mais quant à votre fille , à ne vous rien cacher ,
 Je crois que son état a droit de vous toucher.
 Soyez de vos enfans également le pere ,
 N'immolez point la sœur pour aggrandir le frere.

Si dans ses premiers ans les soins des jeunes Sœurs
Lui firent du Couvent envier les douceurs ,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance ,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai ; ce changement léger ,
N'était rien , disiez-vous , qu'un dégoût passager ;
Vous avez en tout temps combattu mes allarmes ;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
J'ai gémi de son sort : vous l'aviez décidé ,
Et lorsqu'à vos desirs malgré moi j'ai cédé ,
Qu'à prononcer ses vœux j'ai voulu la résoudre ,
Ce formidable arrêt fut comme un coup de foudre.
Elle resta long-temps sans voix & sans couleur.
Elle doit obéir , je le fais ; mais , Monsieur ,
Je ne puis vous céler ma douleur maternelle.
De mon respect pour vous cette épreuve est cruelle :
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ,
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon Époux enfin , sûr de ma complaisance ,
Voulait ne point user de toute sa puissance ,
Tandis qu'il en est temps , s'il voulait consentir ,
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir ,
Ah ! la reconnaissance & durable & sincère ,
Qui mettrait à ses pieds & la fille & la mere ,
Lui ferait éprouver un bonheur plus certain ,
Plus pur , plus légitime , & bien plus doux enfin
Que tous ces vains honneurs dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine ,
Une grandeur frivole & soumise au hazard ,
Qui souvent nous échappe , & vient toujours trop tard.

Monsieur DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.

C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
 Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
 Nos parens , nos amis , sont mandés en ces lieux.
 Pour la cérémonie ici tout se prépare.
 Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre ?
 De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
 Je fais vos sentimens , vous n'aimez point mon fils ,
 Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
 Jamais....

Madame DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
 Melcour m'est cher , Monsieur ; si je me suis permis
 De juger ses défauts , & si par mes avis
 J'ai voulu quelquefois changer son caractère ,
 Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mere ,
 Je les aurai toujours.

Monsieur DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas :
 Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas ,
 Et vous permettrez bien qu'un pere le seconde.

Madame DE FAUBLAS.

Oui , je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
 Il est dur & poli , c'est beaucoup ; mais pourtant
 De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
 Je ne le crois , ni vrai , ni noble , ni sensible ;
 A toute émotion il semble inaccessible ;
 Il agit , parle , écoute avec un front égal ,
 Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.
 Jamais , quand il vous parle , il ne regarde en face.
 Son coup d'œil vous évite & son souris menace.
 D'ailleurs , plein de mépris pour tous ses concurrens ,

Je fais qu'il a tenu des discours imprudens
Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute ;
Pour un mot indiscret, on fait ce qu'il en coûte.
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien ;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son pere oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

Monseigneur DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagere.
Je crois sa douleur vive, & la crois passagere.
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs,
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité, qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple, & le temps si puissant sur nos cœurs,
Du cloître, qui n'offrait qu'horreur & qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connaissant le monde il fallait le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie :
Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces Sœurs
Qui toujours du Couvent nous vantaient les douceurs ?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image ?
Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage ?

Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignait le bonheur & la sérénité.

Madame DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monsieur, l'apparence infidelle.
La retraite, il est vrai, peut nous paraître belle ;
Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme & doux, jusqu'à l'air qu'on respire ;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux & des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, * pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard & voués au malheur
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur :
C'est-là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement qui ressemble au trépas
Succède au désespoir, à ses bruyans éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage.
On en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

Monsieur DE FAUBLAS.

Sans doute en me traçant cette image effrayante,

* *Finde parietem. Ezech.*

Vous voulez m'inspirer une fausse épouvante
D'un état doux & saint où je vois chaque jour
S'engager sans scrupule & la Ville & la Cour.
Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.
Si cet état, d'ailleurs, était si redoutable,
Pourquoi donc verrions-nous ceux qui l'ont embrassé
S'efforcer à l'envi dans leur zèle empressé
De ranger sous leur loi de nouveaux profélites?
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les suites,
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piège, au lieu d'en détourner?

Madame DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme & pourtant véritable.
Il n'existe que trop : l'esclave est sans vertu,
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu.
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en fera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardens émissaires
Dont le zèle affecté peuple les Monastères.
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux : l'esprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Est un plaisir encor pour qui n'en connaît plus.

Monsieur DE FAUBLAS.

Le parti le plus sage & le plus raisonnable
Toujours par quelque endroit peut paraître blâmable.
Les abus sont par-tout, je le fais, j'en convien;
Mais pour un mal léger je produis un grand bien.

J'écoute l'intérêt de toute une famille.
 C'est à vous d'essuyer les pleurs de votre fille.
 Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.
 Ses leçons , ses avis pourront la soutenir.
 Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
 Sa morale , dit-on , n'est pas assez sévère.
 On m'en a dit du mal.

Madame DE FAUBLAS.

On vous trompe , Monsieur.

Je le crois digne en tout du saint nom de Pasteur.
 On ne le vit jamais , affectant le scrupule ,
 Crier à l'hérétique , au schisme , à l'incrédule ,
 A signaler son nom vainement empressé ,
 Et prompt à déployer un zèle intéressé.
 Il ne se borne pas à tonner dans les temples ;
 Et s'il combat l'erreur , c'est par de bons exemples.
 C'est des infortunés & le guide & l'appui.
 Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
 Rien n'échappe à ses soins ; sa tendre prévoyance
 Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence ;
 Au soin de la servir tout entier attaché ,
 Il parcourt les réduits où le pauvre est caché ;
 Et s'il ne peut toujours soulager la misère ,
 Au moins il la console , il lui fait voir un pere.
 Dans l'Eglise souvent je l'ai vu prêt d'entrer ;
 J'ai vu les malheureux en foule l'entourer ;
 Il ressemblait au Dieu dont il était le Prêtre.

Monsieur DE FAUBLAS.

Mais on n'en parle pas , il s'est peu fait connaître.

Madame DE FAUBLAS.

Ah ! lorsqu'on est sensible , il est toujours bien doux
 De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.
 On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.



S C E N E I I.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS,
LE CURÉ.

Monfieur DE FAUBLAS.

MONsIEUR, nous implorons ici votre affiftance.
Nous en avons befoin : ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faiblesse,
Lui montrer fes devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier & j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ces injustes dégoûts.
Vous savez trop...

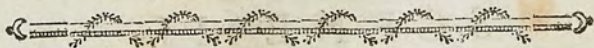
LE CURÉ.

Je fais ce qu'ici je dois faire,
Et je ne trahirai vous ni mon miniftère.
Avant de vous répondre & de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en fon cœur, je veux bien le connaître.
Sur fes devoirs alors, fur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec fincérité.
Vous entendrez de moi la fimple vérité.
N'efpérez rien de plus.

Monfieur DE FAUBLAS.

C'est ce que je defire.
On va vous l'amener, Monfieur ; je me retire,

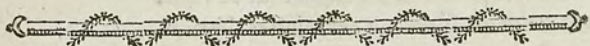
Et vais avec Madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.



S C E N E I I I.

LE CURÉ, *seul.*

A LLONS... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au Cloître a condamnée ;
Que l'on ensevelit de peur de la doter ;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter ,
Et donne , en détestant sa retraite profonde ,
Au Ciel des vœux forcés , & des regrets au monde.



S C E N E I V.

LE CURÉ, MÉLANIE.

M É L A N I E, (*à part, dans le fond.*)

O Dieu ! changez mon cœur , ou bien changez mon sort !
Dieu ! fléchissez mon pere ou m'envoyez la mort !

LE CURÉ.

Approchez , mon enfant , & soyez sans allarmes.
Si je viens près de vous , c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point & laissez-les couler.
Sans témoins , sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.

Vous frémissez. . Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

M É L A N I E , *avec égarement.*

Je ne fais où je suis. . . ayez pitié de moi.
 Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
 D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
 Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice ?
 C'est celui de mes jours. . c'est celui de mon cœur. . . .
 Il est affreux , barbare. . il me glace d'horreur. .
 Ah ! qu'on l'acheve au moins , qu'on l'acheve sur l'heure. .
 Traînez-moi vers l'Autel. . traînez-moi. . . que j'y meure.
 C'est tout ce que l'on veut , & j'y consens.

L E C U R É.

Hélas !

Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
 J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.
 Je puis les adoucir , si vous voulez m'entendre.
 Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
 Qui pour les malheureux est un soulagement.
 Les consoler , ma fille , est tout mon ministère ;
 Vous me devez enfin regarder comme un pere.

M É L A N I E , *toujours égarée.*

Un pere ! . . il m'en faut un. . Que n'ai-je un pere , hélas !
 Il plaindrait mes tourmens , il m'ouvrirait ses bras.
 Ce nom doit consoler. . . ce nom me désespere.
 Faut-il éterniser mes tourmens , ma misere ,
 Livrer à la douleur le reste de mes jours ,
 Promettre de souffrir & de pleurer toujours ?
 Je n'en ai pas la force & ma raison s'égare.
 La nature & le ciel , tout me semble barbare.

L E C U R É.

C'est que tous deux , ma fille , ont été méconnus.

Commandez un moment à vos sens éperdus ;
 Et d'un consolateur écoutez le langage.
 Tout doit m'intéresser , votre état & votre âge.
 De m'employer pour vous je me fais un devoir.
 L'emporter sur un pere est hors de mon pouvoir :
 Mais je lui parlerai contre la violence. . . .

M É L A N I E , *revenant à elle avec transport & sortant
 d'une sombre distraction.*

Est-il vrai ? vous ! O Ciel ! vous prendrez ma défense !
 Vous me le promettez ! L'aurais-je pû prévoir ?
 Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
 Vous me l'aviez bien dit , oui , vous êtes mon pere.
 Oui , vous me restez seul dans la nature entiere.

L E C U R É.

J'offre ce que je puis , des soins & des souhaits.
 Je réponds de mon zele & non pas du succès.
 Il dépendra sur-tout de votre confiance.
 Faites de vos secrets l'exacte confidence.
 Permettez que ce cœur vous ose interroger ;
 Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.
 Placez-vous près de moi ; venez , ma chere fille.
(ils s'assoyent tous deux.)

Je chéris dès long-temps votre noble famille.
 On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux
 Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux.
 Et que du voile saint à seize ans revêtue ,
 D'aucun regret encor vous n'étiez combattue,
 Votre état vous plaisait : souvent on m'a vanté
 Votre zèle naissant , votre félicité.
 M'a-t-on dit vrai ? parlez.

M É L A N I E ,

D R A M È.

17

MÉLANIE, *devenue plus calme & avec le ton d'une tristesse douce & réfléchie.*

Où, je vous le confesse;
 Cette maison, Monsieur, fut chère à ma jeunesse.
 Je m'y voyais fêtée, on s'occupait de moi.
 Chacun de m'amuser se faisait un emploi.
 On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
 A tant d'empressement pouvais-je être insensible,
 Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
 Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,
 Où les jours sont si purs, le bonheur si facile ?
 Je crus qu'il habitait au sein de cet asyle.
 Je ne trouvais partout que des soins complaisans,
 Des égards recherchés & des yeux caressans.
 Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
 Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
 Tout ce que j'entendais du monde & de ses mœurs,
 Les discours séduisans, les tendresses des Sœurs,
 Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
 Enfin l'amitié même & la reconnaissance,
 Tout me fit une loi d'attacher pour toujours,
 A ce qui m'entourait, mes destins & mes jours.

L E C U R É.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
 Eh ! bien, qui put troubler cet état désirable ?
 Qui produisit en vous un si grand changement ?

M É L A N I E.

Vous allez le savoir ; c'est un événement
 Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
 Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.
 Je veillais près du lit où l'une de nos Sœurs

B

D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
 Cherchant à signaler les soins d'une Novice ,
 J'avais brigué moi-même un si lugubre office.
 Un Prêtre l'exhortait, & ses pieux discours
 De la religion prodiguaient les secours.
 Mais la voyant garder un obstiné silence ,
 Et commençant peut-être à perdre l'espérance ,
 Il s'éloigna de nous pendant quelques instans ;
 Alors levant ses yeux baissés depuis longtems ,
 Elle parut gémir sur moi plus que sur elle ,
 Quelques larmes mouillaient sa mourante prunelle ;
 Elle fit un effort pour pouvoir me parler.
 Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.
 » On vous trompe , on vous perd , ma chère Mélanie.
 » A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie ,
 » En se faisant esclave & prenant cet habit ,
 » Vous l'apprendrez trop tard : je fais qu'on vous a dit ,
 » Je fais que vous croyez que dans nos saints asyles
 » Tous les jours sont sereins , tous les cœurs sont tran-
 » quilles ;
 » Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
 » On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort ,
 » Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.
 » Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.
 Elle m'apprit son sort : un malheureux amour ,
 Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer sans retour ,
 Avait rempli son ame & consumé sa vie.
 Du récit de ses maux je demeurai saisie.
 C'étaient les derniers cris & les gémissemens
 D'un cœur que ses chagrins ont oppressé longtems :
 C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante ,
 Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.

Je n'y pûs résister : pleine de ses douleurs ,
 Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
 Un si juste intérêt pouvait-il se contraindre ?
 Pour la première fois elle s'entendit plaindre ,
 Et ma pitié parut adoucir son trépas.
 L'infortunée alors me serra dans ses bras.
 Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage ,
 De mes sens trop émus je perdis tout usage ,
 Et quand je les repris , elle ne vivait plus.
 Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus ,
 Ses yeux de la douleur gardant le caractère ,
 Et vers le Ciel encor élevant leur paupière ,
 Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur
 Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

L E C U R É.

O Parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

M É L A N I E.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.
 Elle me poursuivait : mes esprits agités
 N'entrevoient partout que d'affreuses clartés.
 Je ne pouvais penser que cette infortunée ,
 Sans raison , sans motif eût plaint ma destinée.
 Qui peut vouloir tromper à ses derniers momens ?
 Mais si je l'en croyais , quels tristes sentimens
 S'élevaient dans mon ame & la glaçaient de crainte !
 » Eh ! quoi ! de tous côtés l'artifice & la feinte !
 » On séduit ma candeur , on veut m'en imposer !
 » Et tout ce que j'aimais conspire à m'abuser !
 Ces soupçons m'inspiraient une sombre tristesse ;
 L'effroi , l'abattement flétrissaient ma jeunesse.
 Le Cloître m'effrayait : je rencontrais partout

L'odieuse contrainte & l'importun dégoût.
 Je détestai dès-lors cet habit de novice ,
 J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
 Je n'osais cependant avouer mes chagrins :
 De mon père sur moi je savais les desseins ;
 J'espérais quelquefois pouvoir le satisfaire.
 Je songeais , pour charmer mon ennui solitaire ,
 Qu'au moins les passions ne rongeaient point mon cœur ,
 Que de l'amour encor le poison séducteur ,
 Dont j'avais une fois contemplé la furie ,
 A des maux plus cuisans ne livrait point ma vie.
 Mais ce repos hélas ! ne dura pas longtemps...
 Malheureuse !

L E C U R É.

Achievez ces aveux importants.
 Parlez , ne craignez rien.

M É L A N I E.

O mon guide ! ô ! mon père !
 Qu'aisément avec vous je puis être sincère !
 Que mon ame à la vôtre aime à se confier !
 Ah ! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
 Ma consolation , dans ces lieux , la plus chère ,
 C'était de voir souvent ma respectable mère ,
 Ma mère qui toujours m'aima si tendrement !
 Elle vit dans mon zèle un refroidissement.
 Mais je lui dérobai ma profonde tristesse ,
 Qui pouvait sur mon sort allarmer sa tendresse.
 Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir.
 Il arrive avec elle en ce même parloir.
 On m'avertit , j'accours... ma surprise à sa vue ,
 Sur son front , dans ses traits la grace répandue ,

Son maintien , de ses yeux la touchante douceur ,
Et le son de sa voix , encor plus enchanteur ,
Tout à mes sens troublés dut faire reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir son maître.
Il s'assit , parla peu , me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère ,
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il sentait la valeur ,
Et tout ce qu'il disait répondait à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui savais gré d'un intérêt si tendre !
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer ,
Il semblait à la fois me plaindre & m'adorer.
O que cet entretien est gravé dans mon ame !
Il ne m'avait rien dit qui déclarât sa flamme ,
Rien qui pût ressembler aux discours des amans ,
Mais ses derniers regards valaient tous les sermens ;
Et moi-même , en secret de lui toute remplie ,
Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.
Dans ce premier moment je fus loin de prévoir
Tous les maux que prépare un amour sans espoir ,
Et mon ame , embrassant un sentiment si tendre ,
S'élança vers l'objet qu'elle semblait attendre ,
Et crut , en lui livrant un pouvoir absolu ,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas ; j'en jouissais sans trouble & sans allarmes ,
Et sans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudissait d'échapper à l'ennui ,
D'avoir un sentiment , de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ,
Mais que la solitude ajoute à sa puissance !

Que ses traits pénétrants , ailleurs trop émouffés ,
 Descendent plus avant au fond des cœurs blessés !
 Je n'ai du monde encore aucune expérience ,
 Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense ,
 Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir ,
 Que les distractions , les soins & le plaisir ,
 De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime ?
 Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même ?
 Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour ,
 Ce qui doit en rester , est bien peu pour l'amour.
 Mais ici tout le sert & rien ne le balance.
 Le cœur de son penchant s'entretient en silence.
 Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;
 Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
 Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures
 Monval m'occupait seul & remplissait mes heures.
 Lorsque tout sommeillait , dans l'ombre de la nuit ,
 Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.
 Seule durant le jour , craignant d'être obsédée ,
 Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée ,
 Rappellant ses regards , ses gestes , ses soupirs ,
 Mon ame autour de soi recueillait ses plaisirs.

L E C U R É .

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire ?

M É L A N I E .

O combien j'aimerais à pouvoir le lui dire !
 Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé ,
 Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
 Qu'il m'en coûtait ! ô Ciel ! surtout en sa présence ,
 Que je me reprochais ce rigoureux silence !
 Loin de lui je cherchais à l'en dédommager ;

Je lui parlais alors sans crainte & sans danger,
Et dans cet entretien qu'il ne pouvait entendre,
J'exprimais beaucoup plus qu'il n'eût osé prétendre.
Cependant je songeai quel serait mon destin,
Mes yeux longtems distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue
Ne m'offrait qu'un abîme où j'étais attendue.
Je vis que j'y tombais sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que dès l'enfance au Cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
Que mon pere, affermi dans ses engagemens,
Ne consulterait pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allais être immolée;
Je me sentis alors de mes maux accablée,
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le sein de ma mère.
Au moins j'y déposai mes plaintes, mes douleurs,
Mes feux longtems secrets, mes funestes ardeurs.
Elle a vû de ce cœur la cruelle blessure,
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort,
Mais que me sert hélas ! un inutile effort ?
Que peut-elle ? elle-même est dans la dépendance,
Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin vous le voyez, on a marqué ce jour
Pour prononcer des vœux, & des vœux sans retour,
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre;
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait hélas ! pour tant de cruauté !

Et j'irais aux Autels trahir la vérité !
 J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame !
 Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme !
 Non, j'abhorre un serment trompeur , injurieux.
 Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
 Avant de les former , Ciel ! fais que Mélanie
 Exhale à tes Autels sa malheureuse vie !

L E C U R É .

Ecoutez , mon enfant : votre ingénuité
 Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
 Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
 Je n'irai point non plus par un langage austère ,
 Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
 Qui, loin de les guérir , les rendrait plus affreux.
 Ainsi sans m'élever contre un amour profane
 Que la religion dans votre état condamne ,
 Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
 On m'appelle bien tard : vous savez quels projets ,
 Pour avancer son fils , a formé votre père ;
 Et quand on a conclu l'hymen de votre frère ,
 Quand tout est décidé , lorsque le jour est pris
 Où vos engagemens doivent être remplis ,
 Revenir sur ses pas , renverser son ouvrage ,
 (Excusez un moment ce sinistre langage)
 Est un effort pénible , & dont il faut douter ;
 Les obstacles pourtant ne sauraient m'arrêter.
 Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre père ,
 Mon devoir me l'ordonne , & j'y vais satisfaire.
 Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener ;
 Le péril est pressant , il le faut détourner.
 D'abord votre santé qui paraît affaiblie ,
 Exige le délai de la Cérémonie ,

Et si j'obtiens ce point , nous pouvons espérer :
Mais dans tous ses desseins s'il veut persévérer ,
S'il brave mes discours & votre résistance ,
Ma fille , contre lui , quelle est votre défense ?
On vous opposera votre consentement.
Pourquoi , vous dira-t-on , ce soudain changement ?
Pourquoi faire si tard éclater vos murmures ,
Pour nous ravir le fruit des plus justes mesures ?
Tout fera contre vous — pardonnez ce discours.
Je dois vous protéger , je le veux & j'y cours.
Mais n'attendez pas tout des soins où je m'engage ,
Comptez plus sur vous même & sur votre courage.
Le Ciel voit vos chagrins , il pourra les calmer ,
Il veille sur ce cœur qu'il se plut à former.
Vous vaincrez un amour qui peut être excusable ,
Mais qui fait vos tourmens & vous rendrait coupable.
(*Mélanie se lève avec des gestes de douleur. Le Curé se lève aussi.*)

Allez , rassurez-vous , vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.
Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois une faible assistance.
Vous aurez en tout temps contre un fort ennemi
Le Ciel & vos vertus , une mère , un ami.

M É L A N I E.

Hélas ! ma destinée est donc bien déplorable !
Avec tant de soutiens est-on si misérable ?
Cependant il m'est doux de confier du moins
Mes secrets à votre ame & mon sort à vos soins.

(*Elle rentre.*)



S C E N E V.

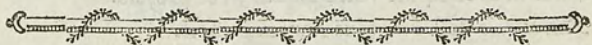
L E C U R É , *seul.*

S E C O N D E , Dieu clément , mes efforts & mon zèle
 L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
 Ose emprunter ton nom pour consacrer ses loix ;
 Contre sa tyrannie ô Dieu ! soutiens ma voix.
 Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
 Dieu ! je crois te servir en prenant sa défense.
 Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus :
 Et la rendre au bonheur , c'est la rendre aux vertus.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

Madame DE FAUBLAS , MONVAL.

Madame DE FAUBLAS.

C'EST vous qui dans ce lieu m'avez fait demander !
Monval , en un tel jour qu'osez-vous hasarder !
Votre visite ici me semble téméraire ;
A Monsieur de Faublas elle ne saurait plaire.
Vous le savez ; il va rentrer dans un instant.
Chez l'Abbesse avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas ? . .

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre ?

Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre ?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider ;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie ;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie !
Et vous l'avez souffert ! Et vous l'avez permis !
Il faudra que livrée à d'éternels ennuis. . .

Madame DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
 Supposez-vous, ma fille, à ce point malheureuse ?
 Qui vous l'a dit, Monsieur ? Et quel penchant si cher
 Au monde qu'elle ignore aurait pû l'attacher ?
 Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence ?
 Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
 Vous m'avez confié votre amour, vos projets.
 J'en aurais désiré de plus heureux effets.
 Vos sentimens sont purs ; ils n'ont pû me déplaire,
 Et ma fille sans doute, ainsi qu'à vous, m'est chère.
 Mais vous la connaissez ; elle fait son devoir,
 Et son pere a sur elle un absolu pouvoir.
 Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme,
 Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
 Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
 Son destin loin de vous soit à jamais affreux ?

M O N V A L.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice ?
 Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
 Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
 Du bonheur d'être aimé la douce illusion ?
 Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
 Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
 Et non pas d'un amour trop inutile hélas !
 Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas ;
 Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
 Sans raison, dites-vous, je plains sa destinée.
 Croyez que sur ce point on ne peut me tromper ;
 Que rien à mes regards ne pouvait échapper ;
 Que j'ai vû de ses maux les secrètes atteintes,

Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr; elle souffre & gémit.
Vous même (pardonnez) quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémissiez comme elle.
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le mien ?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mere.
Eh ! soyez le avec moi.

Madame DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire ?

Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les aigrir ?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De Monsieur de Faublas l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible ;
Elle est le seul objet dont il paraît épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant ; il est dur & sévère.
Il l'est par son état & par son caractère.
De calculs d'intérêt il est tout occupé
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé.
Il n'y voit rien qu'erreur, que faiblesse, qu'enfance ;
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait, je les ai combattus ;
Je m'y suis opposée ; & que puis-je de plus ?
Faut-il que la discorde entre nous se signale ?
Que je donne au public des scènes de scandale ?
Que je me fasse en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puissant qui protège mon fils ?
Mon fils ! A quel effort la douleur m'a forcée !
Devant lui sans succès je me suis abaissée.
Je l'avais conjuré de parler pour sa sœur.

Sa réponse équivoque & sa fausse douceur ,
 Ses protestations de zele & de tendresses ,
 Ses regrets affectés & ses froides promesses ,
 M'ont inspiré pour lui dans cette occasion
 Plus de mépris encor que d'indignation ,
 Je n'ai rien obtenu , ni du fils , ni du pere.

M O N V A L.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frere.
 Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet ;
 Son hymen , sa fortune est le prix d'un forfait.
 Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime ;
 Il s'en repaît ; il boit le sang de la victime.
 Et c'est un frere ! ô Ciel ! lui que vous implorez !..
 Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés ?
 Et... vient-il contempler cette fête cruelle ?

Madame D E F A U B L A S.

Ah ! vous me rappelez une allarme nouvelle.
 D'Orcé doit s'y trouver , d'Orcé qui de mon fils
 A senti d'autant plus les orgueilleux mépris ,
 Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée ,
 Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
 On doit haïr sans doute un rival , un vainqueur
 Qui joint à ses succès l'insulte & la hauteur.
 Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeste.
 Mais vous , qui vous amene & quel espoir vous reste ?
 Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux ?

M O N V A L.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux ,
 Voir l'affreux sacrifice & tout ce qu'il m'enleve !
 Vous le dirai-je enfin ? Je doute qu'il s'acheve.
 On le prépare en vain ; je ne puis concevoir
 Qu'on soit assez barbare & qu'on puisse vouloir.

Que dis-je ? Il est trop sûr que tout est sans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cede !
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus ! ..
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mere.
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
Le lieu de mon exil est au-delà des mers.
Je vais servir mon Roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer & je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux ! quelle erreur & qu'est-ce que je dis ?
Ah ! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste ;
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux. . .

(*En pleurant.*)

Vous vous en souvenez. . . ces lieux , ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue ;
Là je crus sur son front voir cette ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux !
Elle passait ses mains à travers ces barreaux. .
C'est ici. . . c'est ici. . . la rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet ;
Pourquoi m'y meniez-vous ? .. Que vous avois-je fait ? ..

Madame DE FAU BLAS.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?

Pouvez-vous oublier ? ..

MONVAL.

Pardonnez ; je m'égaré.
Pardonnez à ce cœur ; il vous est bien connu ;
Il ressent vos bontés. Combien il eût voulu ! ..

Madame DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Ecoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment ! Que dites-vous ? N'abusez point mon cœur !
Ne vous trompez-vous pas ? Parlez .. par quel bonheur
Tous mes sens sont saisis & de crainte & de joie !

Madame DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le Ciel nous envoie.
Notre digne Pasteur, ce mortel révére,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;
Il prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille ; il a lu dans son cœur.
Comme moi de son pere il blâme la rigueur.
Il pense que hâter les vœux de Mélanie ,
C'est vouloir hazarder son salut & sa vie.
Il prétend obtenir au moins quelques délais,
Qui pourroient nous conduire à de plus grands succès.
Peut-être que son nom & son saint ministère ,
Le poids de ses discours , sa vertu qu'on révère ,
Sur Monsieur de Faublas auront quelque pouvoir ;
Cependant...

MONVAL.

Ah ! Du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter ; souffrez que je respire ;
Que...

Madame

Madame DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'est notre bon Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bien-tôt ; allez & laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il , hélas ! qu'aujourd'hui je devienne ?
Je fors , mais permettez que du moins je revienne. . .

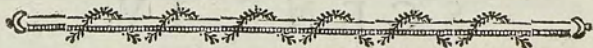
Madame DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais , ce serait bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.

(Il sort.)



SCENE II.

LE CURÉ , Madame DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

VOTRE fille a besoin des secours de sa mere ;
Ne l'abandonnez-pas. J'attends ici son pere.
Je m'en vais lui parler.

Madame DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

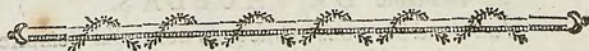
Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Madame DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.

Défendez bien la fille & vous sauvez la mere.

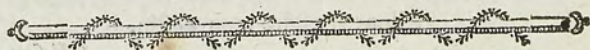
C



S C E N E I I I .

LE CURÉ, *seul.*

HÉLAS que votre sort n'est-il entre mes mains !
 Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
 Faut-il long-temps ? . . .



S C E N E I V .

Monsieur DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monsieur DE FAUBLAS.

EH ! bien, vous avez vu ma fille.
 Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille ?
 Est-elle résignée ?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, Monsieur.
 Quand le Ciel sur vos jours signalant sa faveur,
 Pour la première fois offrit à vos caresses
 Le gage heureux & cher de vos pures tendresses,
 N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
 De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
 D'assurer sous l'abri de votre expérience
 A son ame, à ses jours, la paix & l'innocence ?

Monſieur DE FAU BLAS.

Il eſt vrai , c'eſt auſſi...

LE C U R É.

Répondez ſeulement.

Voulez-vous en effet reſpecter ce ſerment ?

Le croyez-vous ſacré ?

Monſieur DE FAU BLAS.

Je le tiendrai ſans doute.

LE C U R É.

Eh ! bien , il n'eſt plus rien que de vous je redoute.

Il ſuffit qu'à vos yeux brille la vérité.

J'annonce au nom du Ciel & de l'Humanité ,

Qu'on diſte à votre fille en cet inſtant funeſte

Des vœux que Dieu réprouve & que ſon cœur déteſte ,

Et ſi dans ce deſſein vous perſiſtez toujours ,

Vous mettez en danger ſon ſalut & ſes jours.

Monſieur DE FAU BLAS.

Son ſalut ?

LE C U R É.

Votre bouche à ce mot ſe récrie.

Vous ſemblez moins frappé du danger de ſa vie.

Tous deux pourtant ſont chers , tous deux également

Dépendent aujourd'hui du même événement.

Ne vous y trompez pas : le temps , le péril preſſe.

Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéreſſe

Retrace à vos regards ce que vous oubliez.

C'eſt votre fille , hélas ! que vous ſacrifiez.

Je viens de lui parler : cette ame douce & pure

Epanchait ſes chagrins ſans fiel & ſans murmure ,

Et ſans voûs accuſer déploraſſent ſon malheur :

De toutes les vertus le germe eſt dans ſon cœur.

Sous les yeux paternels ce germe ſ'en va croître ;

Ah ! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
 Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
 Loin de le cultiver , pourquoi l'ensevelir ?
 Votre fille en naissant enlevée à son pere ,
 Si vous la connoissiez , vous deviendrait plus chere.
 Elle va devant vous paraître toute en pleurs ;
 Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
 Elle a , pour le couvent , une invincible haine ;
 Et n'imaginez pas que le temps la ramene.
 Cette horreur est trop forte , & c'est un sentiment
 Dans le fond de son cœur gravé profondément.
 Ce zele qui du monde à jamais nous sépare ,
 Est peut-être du Ciel le présent le plus rare.
 Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés ,
 Vous en ferez la cause , & vous en gémirez.
 Il ne fera plus temps.

Monfieur DE FAUBLAS.

Je ne fçaurais comprendre
 Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
 Je vous avais prié de raffermir un cœur
 Dont j'ai vû tout-à-coup s'affaiblir la ferveur ,
 Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
 Il faut entre nous deux des discours plus solides.
 Il faudrait des raisons...

L E C U R É.

Des raisons ! Vous pensez
 Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
 Vous ! Ministre des loix , dont l'autorité sainte
 Annulle tous les vœux formés par la contrainte ,
 Organe des arrêts de leur Temple émanés ,
 Osez-vous faire ici ce que vous condamnez ?

A votre Tribunal que tout autre en appelle ;
 Il trouvera dans vous un Magistrat fidele :
 Contre l'oppression vous serez son appui ,
 Vous agirez en Juge , & jusques aujourd'hui
 Vous avez soutenu ce caractere auguste ,
 Pour votre fille seule allez vous être injuste ?
 De tous vos jugemens comptable à l'équité ,
 Croyez-vous de ce droit votre sang excepté ?
 Si les loix ont aux vœux mis un frein salutaire ,
 Croyez-vous donc le Ciel moins juste que la terre ?
 Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
 Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé ?
 Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire
 Au Dieu qui prévoit tout , peut sembler téméraire ;
 Peut-être qu'il faudrait que l'homme , le chrétien
 Demandât tout au Ciel , & ne lui promît rien.
 * Dans nos livres sacrés , la céleste vengeance
 Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
 Dans Jephthé , dans Saül nous la voyons punir
 Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
 Leur vœu devient un crime , & leur succès un piège.
 L'un se rend parricide , & l'autre sacrilège.
 Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains ,
 A ne point prononcer sur leurs propres destins.
 Ces Héros des déserts , ces premiers Cénobites
 Vivaient unis entr'eux sous des regles prescrites.
 Le travail , la priere occupaient leurs instans.

* Il faut observer que les vœux sont un point de discipline , & non de doctrine , sur lequel on peut , par conséquent , avoir un avis , & que d'ailleurs un ouvrage de Théâtre ne doit pas se juger comme un ouvrage de Théologie.

Ils étaient des forêts les libres habitans.
 Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
 Leur cabane rustique aux voluptés du Monde,
 Et rien ne cimentait cette société,
 Que les liens du zèle & de la piété.
 Eh ! bien, qu'à cet exemple on forme des asyles ;
 Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
 Au mortel gémissant que le sort a frappé ;
 Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.
 Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.
 Tombez, portes de fer, barrière injurieuse ;
 Et que l'homme, épurant son hommage & son cœur,
 Par l'amour des vertus, s'élève à son Auteur.

Monseigneur DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-être
 Ce langage surprend dans la bouche d'un Prêtre ;
 Mais l'Eglise du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'Eglise ! Je la prends pour arbitre entre nous.
 Il est, je le confesse, & je dois y souscrire,
 Des vœux qu'elle autorise, & qu'un pur zèle inspire ;
 Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son choix.
 Elle veut, quand du cloître on embrasse les loix,
 Que le Ciel, le salut soient nos motifs augustes ;
 Mais les erreurs du siècle & les projets injustes !
 Mais d'une faible enfant se rendre l'oppresser ;
 Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
 Que l'avarice attend, & que la crainte souille !
 Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille !
 Faire entre deux enfans qu'on a reçus des Cieux,
 De l'amour, de la haine un partage odieux !

Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule & disparaisse aux yeux de ta Justice !
C'est l'Eglise, Monsieur, qui parlerait ainsi :
Vous osez l'attester, & je l'atteste aussi.
Craignez de mériter son terrible anathème,
Craignez le Ciel vengeur, craignez votre cœur même,
Le remords vous attend : soyez pere & chrétien.
Faites votre devoir, j'ai satisfait au mien.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile.
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille.
Monsieur, de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie & connaît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère.
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens.
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.
Il a de son état les mœurs & le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches & corrompus
Qui vivent sans principe & pensent sans courage,
Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage,
Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
Je suis loin d'adopter ce mérite stérile.
Ma règle est d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
Denigré par la haine & par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.

C

L'ignorance & l'envie en ont fait une injure ;
 L'hypocrite , un forfait ; l'honnête homme , un devoir.
 Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir ,
 Et que du Directeur l'avis & le suffrage ,
 Flattant vos passions , ont sur moi l'avantage.
 Les formes sont pour vous , je le fais : mais , Monsieur ,
 Vous ne séduirez point le Ciel ni votre cœur.
 C'est assez , votre fille attend sa destinée :
 Vous allez à jamais la rendre infortunée ,
 Vous dédaignez ses pleurs , vous la désespérez :
 C'est un crime , Monsieur , & vous en répondrez ;
 Pésez ces derniers mots.

Monsieur DE FAUBLAS.

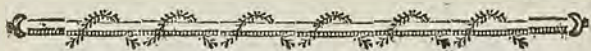
Ces mots sont un outrage ,

Et...

LE CURÉ.

Vous vous en direz quelque jour davantage ;
 Pour vous tirer d'erreur je n'ai rien ménagé :
 C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
 Adieu , Monsieur.

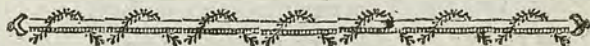




S C E N E V.

Monfieur DE FAUBLAS, *feul.*

JE vois où l'on veut me conduire ;
Contre mon fils & moi je vois que tout confpire ,
C'est un parti formé ; je n'en faurais douter.
Nous verrons fi fur moi quelqu'un doit l'emporter ;
Si d'un zele offenfant l'armertume indiscrete
Doit...



S C E N E V I.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS ,
MÉLANIE, & *un moment après*
MONVAL.

Monfieur DE FAUBLAS.

APPROCHEZ, Madame, & foyez fatisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer ;
Et de votre Pafteur vous devez vous louer.
Il fignale pour vous l'amitié la plus vive ,
Il a tout employé jufques à l'invective ,
Je dois tout à vos foins & je les reconnais !
Et vous allez en voir la fuite & le fuccès.

(*A Mélanie.*)

Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
 La moitié de ce jour n'est pas encor passée,
 Il vous reste un moment, il faut en profiter;
 Pour recueillir vos sens & pour les surmonter.
 Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,
 Ce cœur qui fut longtems & docile & fidele.
 S'il a cessé de l'être & semble chanceler,
 Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
 Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
 Et, pour vous y fixer, le Ciel a marqué l'heure.
 Vous devez désormais y borner tous vos vœux.

(*A Monval qui entre en tremblant.*)

Je conçois quel dessein vous amene en ces lieux.
 Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face,
 Vous pouvez à l'Eglise aller prendre une place.

M É L A N I E.

Monval !... ma Mere !

Monsieur DE FAUBLAS.

Hélas ! ma fille ! tu gémis !

MONVAL, à *Madame de Faublas à demi-voix.*

Madame... & c'est donc-là ce que l'on m'a promis ?

M É L A N I E.

Mon pere, votre voix m'accable & m'épouvante,
 Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante.
 Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi,
 Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
 Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangere :
 Ce cœur qui m'est fermé, ne s'ouvre qu'à mon frere.
 Qu'il me soit préféré, je ne demande rien ;
 Ma dépouille est à lui, donnez lui tout mon bien,
 Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille ;

Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
Des droits de ma naissance , à mon frere transmis ,
Qu'un seul me reste au moins , & qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parens serais-je abandonnée ?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux ,
C'est cet éloignement qui , depuis ma naissance ,
A vos yeux , à vos soins déroba mon enfance.
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pû m'arracher ?
Faut-il que cette absence & si longue & si dure ,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?
Que ma voix , que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon pere ! mon pere !... Eh ! quoi ! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes vous insensible ?...
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez , daignez , hélas !
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;
Que ma mere avec vous les partage sans cesse ,
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;
Vous pourrez me souffrir , & peut-être m'aimer ;
Oui , m'aimer... est ce donc un effort pour un pere ?

Monfieur DE FAUBLAS.

Levez vous. En tout temps vous m'avez été chere ,
Vous pourrez adoucir ce chagrin passager ;
Mais mon sort tient au vôtre , & ne peut plus changer.
Calmez-vous & cessez de vouloir l'impossible.

MONVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)

Ah ! barbare !.. A ce point vous seriez inflexible :

Ses larmes , sa candeur n'ont pu vous émouvoir ?
 Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

Monfieur DE FAUBLAS.

Eh ! pourquoi donc , Monfieur , prenez-vous fa défenfe ?
 Quels titres avez-vous ?...

M O N V A L.

Tous ceux de l'innocence.

Tous ceux de la juftice & de l'Humanité.

Monfieur DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générofité :
 Je fais quel intérêt vous parle & vous anime.

M O N V A L.

J'ofèrai l'avouer , oui , ce n'est point un crime ,
 Oui , je l'aime , Monfieur , je le dois , je le veux ,
 Je fuis sûr de sentir un penchant vertueux ,
 J'avais fu le contraindre , & malgré ma tendrefse ,
 J'ai toujours refpecté fon état , fa jeunefse ;
 Je le déclare à vous qui croyez m'impofer ,
 Qui croyez à la fois répondre & m'accufer ,
 Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;
 Mais je parle pour elle & non pas pour moi-même.
 Je ne fuis rien ici qu'un témoin étranger ,
 Qu'un homme , & c'est affez , Monfieur , pour vous
 juger ;

C'est affez pour vous dire au nom de la nature ,
 Que vous abusez trop d'une autorité dure ,
 Que vous êtes armé d'une injufte rigueur.
 Et quel droit avez-vous d'ordonner fon malheur ?
 Nul être , quel qu'il foit , n'a ce droit fur un autre ;
 Ce droit , fût-il fondé , doit-il être le vôtre ?
 Et contre votre fang devez vous l'exercer ?

c'était votre fils , l'oseriez vous forcer
 A fléchir malgré lui sous le joug monastique ?
 Il braverait bientôt une puissance inique ,
 Il fuirait loin de vous , réclamerait les loix.
 Mais ce sexe est sans force , on étouffe sa voix ,
 On l'opprime sans crainte... Ah ! l'innocence aimable ,
 Pour être désarmée , en est plus respectable.
 Les larmes du malheur sont un objet sacré.
 Si ce sexe en nos mains sans secours est livré ,
 La nature dans nous préparant sa défense ,
 Prit soin de lui donner , contre la violence ,
 Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté ,
 Ce qui désarme tout , les pleurs & la beauté.
 Vous seul y résistez

Monseigneur DE FAUBLAS.

Quoi ! jeune téméraire ,
 Vous osez m'insulter ! vous outragez un pere !

M O N V A L.

Un pere ! vous ! soyez-le & je tombe à vos pieds :
 Non , vous ne l'êtes pas.

Madame DE FAUBLAS.

Monval , vous oubliez..

Monseigneur DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard , il n'est plus temps , Madame.
 Vous avez enhardi son audace & sa flamme ,
 Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

Madame DE FAUBLAS.

C'en est trop , à vous seul il faut les imputer.
 Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures ,
 De voir gémir nos cœurs & saigner nos blessures ?
 Défendez-vous la plainte en nous immolant tous ?

Monsieur DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert ?.. je ne m'en prends qu'à vous,
 Mélanie : il est tems d'appaîser ma colère,
 Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis pere,
 Je veux qu'on m'obéisse & sans plus différer.

(*A Madame de Faublas.*)

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
 Madame ; je renonce à la mere, à la fille,
 Et je romps pour jamais avec votre famille.
 J'attendais plus d'égards & de soumission.

(*A Mélanie.*)

Vous seule aurez causé notre désunion,
 Ma fille ; vous aurez allumé nos querelles.
 La malédiction suit les enfans rebelles,
 Et la mienne à la fin pourrait tomber sur vous,
 Craignez ce dernier trait de mon juste couroux.
 Craignez...

M É L A N I E.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! ah ! ce comble d'injure
 De mon cœur révolté fait sortir la nature.
 Le vôtre dès longtemps avait su la bannir,
 Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
 Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace,
 Un affreux désespoir en mon sein la remplace,
 Vous osez insulter à mes sens effrayés !
 Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds !
 Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites ?
 Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
 Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
 Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus,
 La malédiction a tonné sur ma tête,

A l'instant où ma mere...

Madame DE FAUBLAS.

O ! Mélanie, arrête.

N'acheve pas...

M É L A N I E.

Non... non... je ne me connais plus.

Je cede à des transports qui m'étaient inconnus.

Vous ! oser attester le Ciel qui vous condamne !

Qui ! vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe,

En joignant l'injustice à l'inhumanité !

Ah ! vous-même tremblez que ce cri redouté

Qu'éleve vers les Cieux d'une voix désolée

Sous les pieds des Tyrans l'innocence foulée ,

Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repouffé ,

Ne sorte de mon ame & ne soit exaucé.

Madame DE FAUBLAS.

Ma fille ! ..

M É L A N I E.

Qu'ai-je dit ! je m'emporte... ma mere !

Cet assaut douloureux , soutenu contre un pere ,

Vient d'épuiser ma force... elle succombe... Hélas !

Si je pouvais mourir ! ... recevez dans vos bras...

(Elle s'évanouit.)

Je me meurs.

Madame DE FAUBLAS.

Ciel ! ô Ciel ! Je tremble pour sa vie.

Ah ! ma fille ! ah ! Monval !

M O N V A L.

Malheureux !... Mélanie !...

Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.

(Il court pour sonner la cloche du Parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.)

Monfieur DE FAUBLAS.

Non , arrêtez , Monfieur ; il fuffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante ?

M O N V A L.

Et qu'importe , grand Dieu ! Mélanie eft mourante ;
Et jè cours...

Madame DE FAUBLAS.

Non , Monval ; elle r'ouvre les yeux.
Elle reprend fes fens. Ma fille !...

M É L A N I E.

Où fuis-je ? ô Cieux !

(Elle apperçoit fon pere & fe jette avec effroi dans les bras
de fa mere.)

Que vois-je ?

M O N V A L , à Monfieur de Faublas.

Regardez ces objets lamentables ;
Regardez... Quoi ! vos yeux , vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau !
Vous êtes un tyran ; vous êtes un bourreau.

Monfieur DE FAUBLAS.

Sortez d'ici , Monfieur : la fureur vous égare.
Vous me ferez raifon...

M O N V A L.

Ah ! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

Madame DE FAUBLAS.

Cher Monval , écoutez...

M O N V A L.

Rien ne me retient plus : mon fang bout dans mes veines.
Va , tu peux te fouftraire à des loix inhumaines ,
O chere infortunée ! écoute ton amant.

Ne

Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux.
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'Autel qu'on prépare,
Et loin de prononcer ce serment si barbare
Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteste l'éternel présent dans ce séjour,
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie;
Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute, il en est temps, que des feux mutuels
Nous enchaînent tous deux par des nœuds immortels;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible;
Tout ce qui fut aimer, tout ce qui fut sensible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi pour te seconder j'élèverai ma voix,
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs & ce touchant spectacle,
Nos cris & nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le Temple d'un Dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre.
Pere injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable.
Je la retracerai cette scène effroyable,
Votre fille expirante & votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes;
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous

D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

Monfieur DE FAUBLAS.

D'un vieillard défarmé vous bravez la faiblesse.

Mais j'ai du moins un fils & fa main vengereffe...

M O N V A L.

Qui ! lui ! de vos fureurs le complice odieux !

Melcour ! malheur à lui s'il s'offrait à mes yeux !

Madame DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval ! Quelle fougue imprudente !..

Monfieur DE FAUBLAS.

Ne craignez point, Madame, une audace impuiffante.

On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

M O N V A L.

Et moi jufques au bout je vous fuis dans ces lieux.

Dans mes juftes deffeins s'il faut que je fuccombe,

Sous l'Autel où je cours puiſſe s'ouvrir ma tombe.

Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,

S'écroule fur ma tête & m'écrase avec vous.

Monfieur DE FAUBLAS.

Il fuffit ; nous verrons ce que vous pourrez faire.

Tant de témérité recevra fon falaire.

Allons.

M O N V A L.

O Mélanie ! ... on me l'arrache ! ... ô Cieux !

Du moins vengez mes maux ; ils feront moins affreux.

(Madame de Faublas rentre avec fa fille dans l'intérieur
du Couvent. Monfieur de Faublas fort d'un côté &

Monval de l'autre.)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIE, *seule.*

POUR la dernière fois il consent à m'entendre. —
Que sert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?
Il a pris son parti, — je dois prendre le mien.
Un pere ! — Quoi ! son sang ! Quoi ! je n'obtiendrai rien !
Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée !
Ah ! d'indignation mon ame est pénétrée ;
Mon ame se soulève : — ô Monval ! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain. . . quelle est mon espérance ? . . .
Avec quelle chaleur il a pris ma défense !
Quel feu dans ses discours ! Et que mon cœur saisi
S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi !
Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon pere.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir ;
Et d'après ses conseils quand j'oserais agir ,
Quel en serait l'effet ? . . Non , jamais Mélanie

Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je ? on veut armer mon frere contre lui ;
Mon pere reclamait un vengeur , un appui.
Quelle horreur se répand sur ma famille entiere !
Mon frere est exposé , je désole ma mere.
Je perds ce que j'adore ! — il faut se décider.
Mon pere me méprise & croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante ;
Il verra si j'ai l'ame intrépide & constante. —
Je le vois ; la retraite & la réflexion ,
D'un sentiment contraint la longue impression ,
Donne aux sens recueillis un courage tranquile.
Allons ; — pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle. —
Il est tems d'y courir : — on nous dit qu'autrefois
La Vierge de Vesta que condamnaient les Loix ,
Calmant par son trépas la publique épouvante ,
Vers la tombe entraînée y descendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les sens ,
Peu d'heures , après tout , achevaient les tourmens.
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête ,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans ,
La tombe se referme , — & l'on y meurt long-temps.
Quel sort ! — Et toi , Monval , hélas ! sans Mélanie ,
(Si je connais ton cœur) souffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre sans toi : l'on vient ; — il faut parler.
— Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.



S C E N E I I.

Monsieur DE FAUBLAS, MÉLANIE.

Monsieur DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?
J'ai cru que le devoir reprenait son empire ,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du Couvent à mes yeux est horrible ;
Que la mort — oui , la mort me semble moins terrible ;
Que , s'il faut à ce joug que mon sort soit livré ,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré ;
Que de ce désespoir , qui de tout est capable ,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

Monsieur DE FAUBLAS.

Allez , quand vous aurez rempli sa volonté ,
Lui-même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

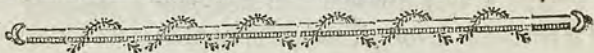
M É L A N I E.

Le courage ! — j'en ai , — j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot : — si vous étiez certain
Que l'heure où dans le Temple un serment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma misère ,
De mes jours dévoués serait l'heure dernière ; —
Si vous en étiez sûr , — pourriez-vous le vouloir ?

On ne meurt point , ma fille , & l'on fait son devoir.

M É L A N I E .

Eh ! bien , — je le ferai , — souffrez que je vous quitte.
Je sens qu'il faut encore au trouble qui m'agite ,
Un moment de repos dans ces lieux retirés ;
— Vous allez voir bientôt ce que vous desirez.



S C E N E I I I .

Monsieur DE FAUBLAS , *seul*.

UN aussi long combat devient enfin pénible.
Plus que je ne pensais , ce jour paraît terrible.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici , de tous côtés on m'accuse , on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages ;
Ne pourrai-je à la fin apaiser tant d'orages ?
Et d'où vient que j'éprouve un serrement de cœur ,
Cet effroi que produit l'approche du malheur ?



SCENE IV.

Monsieur & Madame DE FAUBLAS.

Madame DE FAUBLAS.

COUREZ, Monsieur, courez; on les a vus ensemble.
Votre fils & Dorcé sont aux mains.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

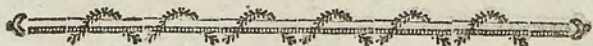
Madame DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps.. Allez, volez..

Monsieur DE FAUBLAS, *en sortant.*

Ô Cieux!

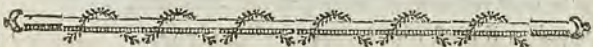




S C E N E V.

Madame DE FAUBLAS, *seule.*

QUE de maux à la fois ! — ma fille ! que fait-elle ?
 Non , l'on ne verra point cette pompe cruelle.
 L'Enfer la préparait , & ces tristes apprêts
 Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
 Que ce cœur maternel rassemble de souffrances !
 Mes enfans ! mes enfans ! — je me meurs dans les tranfes.
 Je la vois.



S C E N E V I.

Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa Mere fait un geste
 de surprise & de douleur.*)

Madame DE FAUBLAS.

MON aspect semble s'épouvanter.
 MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
 Quels adieux ! — Je croyais trouver ici —

Madame DE FAUBLAS.

Ton pere ?

M É L A N I E.

Mon pere, dites-vous ? Non, votre époux, ma mere ;
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'enfvelisse ! —
J'obéis.

Madame DE FAUBLAS.

Que dis-tu ? Suis-je donc leur complice ?

M É L A N I E.

Vous êtes leur victime, hélas ! ainsi que moi.
Je vous connais ; je fais tout ce que je vous doi.
C'est-là mon seul regret.

Madame DE FAUBLAS.

Tu ne sçais pas encore

(*A part.*)

Jusqu'où vont mes malheurs ! — Mais non, non : qu'elle
ignore

Les désastres nouveaux qui nous menacent tous,
Elle me plaindrait trop . . .

M É L A N I E.

De quoi me parlez-vous ?

Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice ?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice. —
Il est d'autres adieux où je n'ose penser. —
Si j'avais pu pourtant ! — Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais !
De cette bouche, hélas ! il ne l'apprit jamais.
Vous le savez trop bien. — Dieu ! quel fort est le nôtre !
Allons, — il faut, — il faut nous quitter l'une & l'autre.

Madame DE FAUBLAS.

Non , je viendrai toujours partager ta douleur.
 On ne t'ôtera point de mes bras , de mon cœur.
 Tu me verras toujours , fille innocente & chère.
 Ne veux-tu plus me voir ?

M É L A N I E.

Jamais , jamais , ma mere.

Ma mere , — cet adieu , — vous ne l'entendez pas.

Madame DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi ... Que veux-tu dire ? hélas !
 Pourquoi me présenter cette funeste idée ?
 De quel sombre transport tu sembles possédée !
 Oses-tu m'annoncer cet entier abandon ?
 Eh ! quoi ! ta mere aussi ne te verrait plus ?

M É L A N I E.

Non.

On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
 Il en est que j'abhorre , — il en est que je pleure. —
 Vivez du moins , vivez , plus heureuse que moi.

Madame DE FAUBLAS.

Heureuse ! quand tu veux me séparer de toi !
 Ciel ! je perds un enfant , & je tremble pour l'autre :
 On ne vient point encor.

M É L A N I E.

Mais quel trouble est le vôtre ?

Vous détournez de moi vos regards & vos pas ?
 Il n'est plus temps de craindre , — & qu'avez-vous ?

Madame DE FAUBLAS.

Hélas !

Je ne puis résister à mon inquiétude.

De ce double tourment le poids devient trop rude. —
Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer !

M É L A N I E.

Ciel ! ô Ciel ! de quel feu je me sens dévorer !
Toute ma fermeté cede au mal qui me tue. —
J'espérais dérober ma mort à votre vûe...
Que celui qui la cause en serait seul témoin.
Le poison...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

Madame DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours..

M É L A N I E.

Non , demeurez. Ce soin

Ne me sauverait pas , il n'est plus de remède.

Il n'en est plus.

Madame DE FAUBLAS , court ouvrir la porte du parloir

Venez , ah ! venez à mon aide.





S C E N E V I I .

Monsieur & Madame DE FAUBLAS ,
MÉLANIE , *quelques Sœurs conver-*
ses s'empressant autour de Mélanie.

Madame DE FAUBLAS.

AH ! Monsieur !

Monsieur DE FAUBLAS.

Ah ! Madame , on ne les trouve pas.
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes allarmes ,
Courent de tous côtés . . . Je vois couler vos larmes.

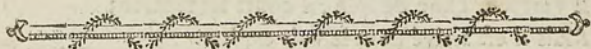
Madame DE FAUBLAS.

Apprenez , apprenez un malheur plus certain ,
Que vous avez causé , que j'ai prédit en vain.
Votre fille est mourante , elle est empoisonnée.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ciel ! ma fille !





SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O Monsieur! O mere infortunée!

Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le Ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux.

Madame DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.

Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt, elle touche à ses derniers instans.
Ma fille! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, & ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre...

Monsieur DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils.

LE CURÉ.

Hélas! il est trop vrai.

Monsieur DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour, & que fais-je? Peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.

Il voit leur choc de loin , il court les séparer ;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

Monfieur DE FAUBLAS.

Je perds tout.



SCENE IX. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens , MONVAL.

MONVAL, à Madame de Faublas sans voir Mélanie.

AH ! quels maux accablent votre vie !

Le Ciel à trop vengé les pleurs de Mélanie.

J'ai voulu vainement

(La Scene est disposée de maniere que Mélanie d'un côté du Théâtre est dans un fauteuil , ayant sa mere à sa droite , penchée sur elle , quelques sœurs converses à sa gauche ; & de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.)

M É L A N I E.

O Monval !

M O N V A L.

Quelle voix !

Elle m'appelle encor !.. ah ! qu'est-ce que je vois ?

(Il tombe à genoux devant elle.)

M É L A N I E.

Ton amante qui meurt pour te rester fidelle.

Je vivais pour t'aimer : — ma mort est moins cruelle ,

Puisque je puis du moins , justifiant ton choix ,

T'avouer mon amour pour la premiere fois.

M O N V A L.

Tu m'aimes & tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

M É L A N I E.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.

Du jour où je t'ai vû , je jurai d'être à toi :

L'amour à tous les deux dicta la même loi ;

Ma mere y souscrivait , si le Ciel en colere

Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un pere.

Il versa dans mon sein le poison des douleurs ,

Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.

Cet homme injuste & dur accabla Mélanie

Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.

Il vit mon désespoir avec tranquillité ,

La nature en son cœur n'a jamais habité. —

La mort est dans le mien : — des serpens le déchirent.

(Aux sœurs.)

O vous , que mes malheurs à ce spectacle attirent ,

Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé ,

Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé ,

Levez-vous à ma voix , victimes malheureuses.

(Elle se leve avec effort soutenue sur sa mere & sur deux
religieuses. Monval reste appuyé sur le fauteuil , la tête
dans ses mains.)

Levez-vous , entendez mes plaintes douloureuses ,

Accablez avec moi l'oppresser abhorré ,

Dont je n'ai pû fléchir le cœur dénaturé.

Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante

Retentisse à jamais dans son ame tremblante ,

Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas ,

Rejette sa priere & ne pardonne pas.

L E C U R É.

O ma fille ! abjurez ces sentimens coupables.]

64 MÉLANIE, DRAME.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux les bras tendus vers le Ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément : — pardonnez, justes cieux !
Pardonnez à mon pere aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au Curé.*)

Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !
Et vous, ma mere, vous, — venez fermer mes yeux :
Venez — ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine ;
Qu'il soit pour la nature, hélas ! & pour l'amour !
Serrez-moi dans vos bras : — Monval — c'est sans
retour !
Cher Monval — !

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non ; attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus ! eh ! bien, es-tu content, barbare ?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier ;
Contemple tous tes coups, & jouis du dernier.
(*Il veut se percer de son épée ; le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez ! ah ! c'est trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
(*à Monsieur de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.
Monsieur DE FAUBLAS, *sort d'un long accablement.*
Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

FIN.

